

Michelle Latortue

# Fuir l'enfer, chercher la liberté



## Préface

Lorsque Michelle a commencé à écrire ce roman, je ne savais pas encore à quel point ce projet prendrait de l'ampleur. J'ai eu la chance de l'observer évoluer tout au long de ce processus créatif, de l'étincelle initiale à la structure des chapitres, jusqu'au moment où l'histoire a pris vie. Au fil des mois, entre doutes et inspirations soudaines, elle m'a montré ce que signifiait vraiment se consacrer à l'art d'écrire.

Ce roman, bien plus qu'une œuvre de fiction, reflète à mes yeux la persévérance, la passion et la volonté de partager une histoire complexe, riche en émotions et en réflexions sur la condition humaine. Michelle ne s'est pas contentée de raconter une histoire ; elle a construit un univers où chaque personnage, chaque dialogue, chaque scène porte une part d'elle-même.

Ce livre est aussi le fruit d'un engagement profond envers les thèmes abordés : l'amour, la trahison, le désir de liberté et les dilemmes moraux auxquels chacun d'entre nous peut être confronté. Il s'agit d'une œuvre qui, j'en suis sûr, trouvera écho chez de nombreux lecteurs. Elle nous transporte, nous émeut et nous pousse à réfléchir à nos propres vies et aux choix qui façonnent notre destin.

En tant que lecteur privilégié de ses premières ébauches, j'ai été ému par la force des personnages et de la manière que Michelle a su donner vie à un récit si captivant. Il y a une sincérité dans son écriture, un désir de toucher le cœur du lectorat, qui, à mon avis, est l'une des plus grandes qualités d'un écrivain.

C'est avec une immense fierté que je rédige cette préface, en tant que mari et premier soutien de l'auteure, mais aussi en tant que lecteur conquis par cette œuvre.

J'espère que vous trouverez autant de plaisir à parcourir ces pages dont j'ai suivi la création du commencement à la fin. Ce roman est une aventure dans laquelle je vous invite à vous plonger pleinement.

Bonne lecture !

Colas

## Avant-propos

Fuir l'enfer, chercher la liberté est une plongée profonde dans les réalités tragiques de nombreux jeunes haïtiens contraints de quitter leur terre natale pour échapper à la violence, la pauvreté et l'oppression. Ce roman, bien que fictif, s'inspire de récits et d'expériences partagés par ceux qui, comme Jean, n'ont d'autres choix que de s'exiler pour espérer une vie meilleure.

À travers le parcours de Jean, un étudiant brillant pris dans la tourmente d'un chef de gang impitoyable, ce livre explore les complexités de l'immigration clandestine, les sacrifices et les épreuves qu'endurent les voyageurs sans papiers.

Jean incarne la lutte d'une jeunesse avide de liberté confrontée à des obstacles qui semblent infranchissables. Il porte en lui l'espoir d'un avenir plus radieux, malgré les risques et les dangers qu'il affronte à chaque étape de son périple.

Fuir l'enfer, chercher la liberté n'est pas seulement une histoire de fuite, mais aussi celle d'un combat incessant pour la dignité et l'espoir d'un lendemain meilleur. Ce récit bouleversant nous invite à réfléchir sur les réalités socio-politiques d'Haïti, la force de l'amour et l'incroyable résilience de ceux qui, malgré tout, persistent à rêver.

Que ce roman soit une fenêtre ouverte sur les drames silencieux des sans-voix et une ode à la liberté que chaque être humain mérite de comprendre.

# **Chapitre 1**

## **L'amour sous la menace**

— Lève-toi, Jean, réveille-toi, tu vas être en retard ce matin ! Lâcha la mère de Jean en lui tirant le drap qui recouvrait son corps.

Le drap fut brutalement arraché. Jean, pris entre le sommeil et l'éveil, grogna en tentant de retenir la chaleur fugace de son lit. Se tournant sur lui-même dans un ultime effort pour s'accrocher au drap et cacher sa presque nudité, il finit par se lever, frottant vigoureusement ses yeux tout en laissant échapper un bâillement profond qui sembla parcourir tout son corps.

Alors qu'il titubait, à moitié réveillé, l'odeur familière et envoûtante du café fraîchement grillé s'insinua dans la pièce par la fenêtre entrouverte. Son parfum riche et chaleureux flottait dans l'air, titillant ses sens, lui rappelant ces matins d'enfance où l'arôme du café était synonyme de renouveau. Il inspira profondément, les bras tendus vers le ciel, comme pour absorber une part de cette sérénité fugace, attiré irrésistiblement par cette promesse d'éveil.

Mais cette quiétude fut brisée net. Un souvenir s'abattit sur lui comme un couperet, ramenant la réalité avec une violence implacable.

La peur, tenace, reprit vite le dessus, s'insinuant dans chaque recoin de ses pensées. Il se redressa d'un coup, la poitrine serrée, la gorge asséchée par le goût amer de l'impuissance. Il se tourna vers sa mère, l'air inquiet, scrutant le moindre signe d'anxiété sur son visage.

— Maman, murmura-t-il, d'une voix tremblante, où perçait déjà une angoisse sourde mêlée de crainte et de colère contenue, « les soldats du Général Ti Coq... Tu les as vus dans le quartier ce matin ? »

Sa mère haussa les épaules tout en ajustant son vieux tablier de commerce, comme si la présence de ces hommes armés faisait partie du décor quotidien.

— Comme d'habitude, répondit-elle d'un ton presque désinvolte. « Pourquoi cette question ? »

Jean serra les poings, agacé par son attitude qu'il jugeait trop détachée.

— Comment ça, pourquoi, Maman ? répéta-t-il, un peu plus fort cette fois. « Ces hommes ne sont pas là pour boire un café ou discuter avec les voisins ! Ils terrorisent tout le monde, ils imposent leur loi, et toi, tu fais comme si c'était normal ? »

Jean ferma les yeux un instant, cherchant à se raccrocher à une époque où la peur n'avait pas encore creusé de sillon dans son cœur. Il se revit enfant, courant pieds nus dans les ruelles poussiéreuses du quartier, le rire insouciant éclatant dans l'air. Il se souvenait des après-midis passés à jouer au cerf-volant avec son meilleur ami, Richard, un garçon à la voix chantante et aux rêves trop grands pour ce monde. À cette époque, la plus grande menace qui pesait sur eux était un chien errant trop excité ou la voix d'une mère fatiguée grondant depuis le seuil d'une maison.

Il revoyait encore ces soirs où, après une longue journée, il s'endormait sur les genoux de sa mère, bercé par le murmure d'une chanson vodou qu'elle fredonnait doucement en caressant ses cheveux. Il se rappelait l'odeur du pain chaud du boulanger du coin, l'excitation des dimanches matin où il pouvait boire une bouteille de juna bien glacée en récompense pour avoir accompagné sa mère au marché.

Ces souvenirs, si vivants, lui semblaient appartenir à une autre vie. Aujourd'hui, ces ruelles où il jouait étaient devenues des champs de chasse pour les hommes de Ti Coq. Richard ? Il avait disparu sans laisser de trace, sans doute englouti par la violence ambiante. Sa mère ne chantait plus, et le seul chant qui résonnait désormais dans le quartier était celui des balles perdues trouant la nuit.

« **Comme d'habitude !** » Deux mots qui glacèrent le sang de Jean. Comme si la présence de la mort, rôdant à chaque coin de rue, était devenue une habitude acceptable.

Sa mère le fixa un instant, son regard voilé par une fatigue ancienne, une lassitude née de trop d'années passées à vivre sous cette menace constante.

— Jean, tu sais qu'ici, on survit en gardant la tête basse... C'est comme ça qu'on reste en vie.

Ces paroles, bien qu'empreintes de vérité, ne firent qu'ajouter au malaise de Jean. Il se sentait pris au piège, impuissant face à une réalité qui dépassait tout ce qu'il pouvait supporter. Le parfum du café, encore présent dans l'air, lui parut soudain fade, écrasé par l'amertume de la peur et de l'injustice.

Une nausée lui tordit l'estomac. Il s'effondra sur son lit, mais quelques secondes plus tard, se releva brusquement, incapable de trouver une position qui apaise son agitation. Il hésita un instant, puis s'assit lourdement sur le bord du lit, le regard fuyant, ses mains tremblantes trahissant une tension intérieure qu'il ne pouvait plus contenir.

— Maman, je n'ai pas envie d'aller à la faculté aujourd'hui, murmura-t-il d'une voix à peine audible.

Sa mère, le fixant avec inquiétude, s'approcha et posa une main rassurante sur son épaule.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Jean ? Qu'est-ce qui s'est passé hier soir ?

Il hésita, une boule dans la gorge, pris entre l'envie de tout révéler et la peur d'accabler davantage sa mère, déjà épuisée par les tourments du quotidien. Mais le poids de ce qu'il avait vu la veille était trop lourd à porter seul.

— J'ai vu... j'ai vu quelque chose de terrible, dit-il enfin, les mots s'échappant dans un souffle douloureux.

Il baissa les yeux, son cœur battant à tout rompre.

— Les soldats du Général Ti Coq... Ils avaient un otage avec eux... Ils l'ont kidnappé, Maman... Je les ai vus l'emmener, attaché, effrayé, sans défense.

Il leva vers elle un regard embué, cherchant désespérément une forme de réconfort qu'il savait pourtant impossible à obtenir dans une telle situation.

Alors, il lui raconta tout. Le rapt. L'homme sans défense. Son silence complice.

La scène lui revenait avec une précision glaciale.

Alors qu'il rentrait de la faculté en longeant une ruelle sombre, adjacente à celle de sa maison, Jean s'était figé. À quelques mètres de lui, à peine dissimulé derrière un muret fissuré, il avait aperçu une scène qui le marquerait à jamais.

Trois jeunes hommes armés, pieds et torsos nus, tenaient à genoux un homme d'une cinquantaine d'années. À en juger par sa tenue — un veston impeccable et une cravate élégante — il devait être un commerçant issu de la mulâtrie, un contraste frappant avec la brutalité du rapt qui le réduisait à une proie sans défense. La victime tremblait violemment, une corde autour du cou comme une laisse.

— Il a parlé, ce salopard ! siffla l'un des soldats de Ti Coq, le regard brûlant de rage. D'un geste brusque, il cracha au visage de l'otage, son mépris dégoulinant autant que la salive qui souilla la peau tremblante de sa victime.

— Faut qu'on l'emmène. Le chef veut s'amuser avec lui, grogna l'un des soldats, un sourire mauvais étirant ses lèvres. Il jeta un regard dédaigneux à l'otage, le jaugeant comme une proie sans défense. « Ces gens-là se croient supérieurs à nous... » Il marqua une pause, serrant les poings. « Il est temps qu'ils comprennent qu'ils ne sont plus chez eux sur la terre de Dessalines. Ici, c'est nous qui faisons la loi. »

Jean sentit son souffle se coincer. Ses doigts s'étaient agrippés au mur, sa respiration réduite à un filet d'air silencieux. Bouger, c'était mourir.

Le prisonnier tenta de parler, mais un coup de crosse dans la mâchoire l'envoya rouler sur le sol crasseux. Un filet de sang perla de sa bouche, mêlé à de la poussière.

Jean ferma les yeux un instant, il aurait voulu hurler. Bondir. Arracher ce pauvre diable à ses tortionnaires. Mais il resta là, immobile, condamné à être témoin.

Mais alors qu'il luttait contre l'impuissance qui le paralysait, un ordre glaçant fusa dans la nuit, brisant le silence.

— Va voir là-bas, près du muret, ordonna le chef de l'opération d'un ton tranchant, ses yeux plissés scrutant l'obscurité. Il tapota nerveusement son arme, prêt à toute éventualité. « J'ai entendu un bruit... Quelque chose de curieux. Un homme ? Un animal ? Peu importe. Descends-le. » Son regard s'assombrit. « Je ne veux aucun témoin. Pas un seul. »

Jean sentit son cœur cogner violemment contre sa poitrine lorsque l'un des soldats reçut l'ordre d'aller vérifier près de sa cachette... Il n'osait plus respirer. Chaque battement de son cœur résonnait dans sa tête comme un tambour de guerre, menaçant de trahir sa présence. Il s'aplatit un peu plus contre la paroi froide et rugueuse, le souffle court, retenant même le moindre frémissement de ses muscles. Le soldat avançait lentement, ses pas lourds écrasant les graviers et la poussière sous ses pieds. À chaque mètre qu'il réduisait, Jean sentait son corps se tendre un peu plus, comme un animal traqué.

Puis, un silence effroyable. Le soldat s'arrêta juste derrière le muret. Jean pouvait entendre sa respiration rauque, sentir l'odeur de sueur et de marijuana qui émanait de lui. Il ferma les yeux, persuadé que c'était la fin. Une simple inclinaison de la tête suffirait à révéler sa présence. Il se vit déjà traîné de force, battu à coups de crosse, conduit devant Ti Coq comme une proie offerte en sacrifice. Son corps était parcouru de frissons incontrôlables, mais il se força à ne pas bouger.

Un bruit lointain brisa l'instant : un chien aboya quelque part dans le quartier, suivi du cri d'un ivrogne. Le soldat hésita, détourna légèrement la tête, puis cracha bruyamment sur le sol.

— Rien, chef, y a personne, lança-t-il en haussant les épaules, visiblement agacé d'avoir été dérangé pour rien. Profitant de l'instant, il s'adossa nonchalamment au muret, défaisant sa braguette pour soulager sa vessie. Un jet d'urine jaillit bruyamment contre le sol poussiéreux, soulevant une odeur âcre. Il soupira d'aise, mais accompagna son relâchement d'une série de pets nauséabonds qui flottèrent lourdement dans l'air nocturne. Un ricanement gras s'échappa de ses lèvres alors qu'il remettait son pantalon, inconscient du regard impatient du chef qui l'observait, furieux de cette pause aussi insolente que grotesque.

Jean resta figé, le corps tétanisé, le visage souillé par l'urine fétide qui dégoulinait lentement le long de sa joue. Un haut-le-cœur le prit, mais il serra les dents, luttant contre l'envie de vomir. L'odeur âcre lui brûlait les narines, rendant son humiliation encore plus insupportable.

Avait-il fait exprès de se soulager si près de lui, ou était-ce un simple hasard, un mépris désinvolte qui révélait à quel point il n'était rien à leurs yeux ? Jean connaissait déjà la réponse. Ce n'était pas un accident. C'était une manière de le réduire, de l'écraser encore un peu plus sous la crasse de leur domination.

Il resta immobile, retenant son souffle, jusqu'à ce que les pas du soldat s'éloignent dans l'obscurité. Ce n'est qu'alors, une fois certain d'être seul, qu'il osa inspirer à nouveau, tremblant de rage et de dégoût, son cœur battant dans sa poitrine comme un tambour de guerre.

Cet homme s'était approché bien trop près, frôlant presque la vérité du bout des yeux. Avait-il perçu un mouvement furtif dans l'ombre, un souffle trop pressé, un silence trop parfait ? Peut-être que, dans l'instant, il avait choisi d'ignorer ce détail troublant, mais qu'en serait-il plus tard ? L'image de Jean, figé dans l'obscurité, s'était-elle imprimée dans son esprit, prête à resurgir au moment opportun ?

Et s'il revenait, cette fois avec une certitude froide et implacable ? Et si, au détour d'une conversation, son regard s'illuminait d'une lueur de reconnaissance et que son doigt se pointait sur lui, scellant son sort en une seule accusation ? Jean sentit un frisson lui parcourir l'échine. Il était peut-être encore invisible, mais pour combien de temps ?

L'angoisse lui broya l'estomac. Désormais, ce n'était plus seulement la peur d'avoir été témoin du rapt qui le hantait. C'était la crainte de devenir la prochaine cible.

Et comme si le destin s'acharnait sur lui, un détail terrifiant s'imposa à son esprit, ravivant son angoisse : l'otage, dans ses derniers instants de supplication, avait tourné son regard vers sa cachette.

— Et quand ils l'ont traîné jusqu'à la voiture, Maman, son regard, empli d'un espoir désespéré, s'est accroché au mien. Comme s'il m'avait vu. Comme s'il implorait mon aide... Mais je suis resté caché, incapable de bouger.

Sa mère l'écouta sans rien dire, mais lorsqu'il eut fini, elle soupira.

— Penses-tu que tu aurais pu faire quelque chose, mais que tu n'as rien fait ?

— Rien... murmura Jean, la voix brisée par la honte. « J'étais là, caché dans l'ombre, je les ai regardés faire sans bouger. C'était comme si je devenais complice de leurs actes. Je me suis senti impuissant, terrifié, et pourtant je savais que je ne pouvais rien faire pour empêcher ça. »

— Mon fils... tu sais bien que dans ce quartier, les mots sont des balles perdues, et ceux qui osent parler sont enterrés avant même que leur voix n'ait eu le temps de résonner. Ici, le silence est une armure, et chaque vérité chuchotée est une condamnation signée d'avance.

Jean releva les yeux, incrédule.

— Alors, c'est ça ? On se tait ? On accepte ? On laisse ces ordures dicter qui vit et qui meurt ? À quoi bon avoir une voix si c'est pour la laisser s'éteindre dans la peur ? Le silence n'est pas une protection, c'est une prison. Une cage invisible qui nous enferme un peu plus chaque jour, jusqu'à ce qu'on ne soit plus que l'ombre de nous-mêmes. Mais parler... Parler, c'est risquer. C'est s'exposer. C'est défier ceux qui ont fait du silence une loi. Et pourtant, est-ce qu'on vit vraiment lorsqu'on baisse la tête et qu'on se soumet ? Ou est-ce qu'on survit, en attendant simplement notre tour d'être effacés ? Non. Se taire, c'est mourir à petit feu. Et moi, je refuse de crever en silence.

Elle secoua la tête, un voile de tristesse assombrissant son regard.

— Non, Jean. On survit. C'est la seule chose que les pauvres peuvent se permettre... Mais survivre, ce n'est pas simplement endurer. C'est résister, en silence ou à voix haute, avec l'intelligence de ceux qui savent que toutes les batailles ne se gagnent pas par la force. La résilience n'est pas une soumission, c'est une stratégie. C'est apprendre à plier sans rompre, à encaisser sans perdre son âme. C'est avancer, même

lentement, là où d'autres tombent et abandonnent. Ce n'est pas un renoncement, c'est une guerre souterraine, un feu sous la cendre qui attend son heure pour embraser l'injustice... On nous croit faibles parce que nous courbons l'échine, mais c'est là qu'ils se trompent. La vraie force n'est pas dans le coup que l'on donne, mais dans la capacité à se relever après avoir été frappé. Un jour, Jean, ceux qui nous écrasent comprendront que la résilience des opprimés est leur plus grande menace. Car un peuple qui survit est un peuple qui se prépare.

Jean, envahi par la culpabilité, se redressa brusquement. « Comment puis-je retourner à la faculté et faire semblant que tout va bien après ce que j'ai vu ? Comment puis-je étudier le droit, parler de justice et de liberté, alors que dehors, des hommes comme Ti Coq kidnappent et tuent en toute impunité ? » Ses pensées tournaient en boucle, chaque question l'enfonçant davantage dans un gouffre de frustration. Il se sentait comme un imposteur, prisonnier d'un système qu'il ne pouvait ni changer ni fuir. Il savait que les livres de droit qu'il lisait chaque jour n'avaient aucun pouvoir contre les balles et les machettes des gangs, et cela le rendait malade.

Sa mère le fixa en silence, réalisant le dilemme intérieur que vivait son fils. Elle savait combien Jean était un homme de principe, un étudiant en droit qui croyait en la justice, et que ce genre d'atrocités le déchirait de l'intérieur. Mais dans un pays où la loi du plus fort régnait, où les riches et les puissants armaient des jeunes sans scrupules pour protéger leurs intérêts, que pouvait-il réellement faire ?

### **Apprendre!**

Parce que si la violence détruit, le savoir construit. Parce que chaque mot compris, chaque livre lu, chaque idée assimilée est une arme plus puissante que n'importe quelle balle. Un fusil soumet un homme, mais la connaissance libère un peuple. Tant que l'ignorance règne, ceux qui profitent du chaos resteront invincibles. Mais si un jour, les opprimés comprennent les rouages de leur propre oppression, alors le système tremblera.

Jean devait continuer son éducation, non pas pour lui seul, mais pour tous ceux qui n'avaient jamais eu cette chance. Chaque heure passée à apprendre était un acte de rébellion contre l'injustice. Chaque page tournée était un pas de plus vers un avenir où la raison remplacerait la peur, où la jeunesse ne serait plus un outil entre les mains des puissants, mais la force qui renverserait l'ordre établi.

Un jour, ce pays ne pourra plus continuer dans cette dérive. Un jour, il faudra reconstruire. Et ce jour-là, ce ne seront pas les armes qui guideront le renouveau, mais ceux qui auront appris à penser au-delà de la peur et de la misère.

Jean se mit à marcher de long en large dans la petite pièce, cherchant une échappatoire, une réponse qui n'existait peut-être pas. « Suis-je en train de me tromper en continuant cette route ? Comment pourrais-je aider qui que ce soit dans un monde où les lois ne sont que des mots vides de sens ? » La rage montait en lui, alimentée par l'injustice qu'il voyait et par son incapacité à agir. Chaque jour passé à la faculté lui donnait l'impression de s'éloigner de la réalité, de la vraie lutte que menaient ceux qui vivaient dans la rue, ceux qui se battaient pour survivre.

Il pensa à ses sœurs, cloîtrées dans leur petite maison de tôle, exposées aux dangers qui rôdaient à chaque coin de rue. Comment pouvait-il prétendre à une quelconque réussite alors qu'il n'était même pas capable de les protéger ? L'image de sa petite amie, Marie, le hantait également, elle qui représentait un espoir fragile dans ce monde en ruine, mais qui était elle-même une cible du pouvoir insatiable de Ti Coq.

Jean passa une main tremblante sur son visage, tentant d'apaiser le tumulte qui le rongait de l'intérieur. Il repensa à Nadine, à son rire cristallin qui résonnait autrefois dans la maison, à sa façon de danser en écoutant la radio, insouciant du chaos extérieur. Petite, elle disait toujours qu'elle voulait être médecin pour "*réparer les cœurs cassés.*" Mais comment aurait-elle pu imaginer que le sien serait le premier à être brisé, pris au piège dans un monde où l'avenir se jouait au bout d'un fusil ? Il pensa aussi à Marie, à la douceur de ses mains lorsqu'elle les glissait dans les siennes, à son regard brûlant de rêves et d'espoir. Elle parlait d'ailleurs, d'un futur où ils seraient libres, loin de la peur et des ombres menaçantes. Mais pouvait-il encore lui promettre quoi que ce soit ? Pouvait-il lui dire qu'ils s'en sortiraient, quand lui-même ignorait s'il verrait le lendemain ? L'amour n'était-il pas une illusion dangereuse dans un monde où la mort rôdait à chaque instant ?

L'amour, dans un monde où la peur gouverne, n'était-il pas la plus grande des vulnérabilités ? Dans un environnement où les ambitions des puissants définissent qui a le droit de vivre, de parler, d'aimer, s'attacher à quelqu'un était un acte de rébellion. Car aimer, c'est rêver. C'est croire en un avenir, en une échappatoire, en quelque chose qui échappe au contrôle des tyrans. Mais ces hommes, ceux qui imposent leur loi par la force, ne tolèrent pas les rêves. Ils veulent des êtres soumis, obéissants, écrasés par la peur.

Marie représentait cet espoir interdit, cette lumière qui défiait l'obscurité d'un système régi par la violence. Dans un monde où l'amour était perçu comme une faiblesse, elle était sa plus grande force, mais aussi son plus grand danger. Un homme amoureux a quelque chose à perdre, et dans l'univers impitoyable des ambitieux sans âme, tout attachement devient une menace, une faille exploitable.